



Par Laurent GRANIER (98)



QHAPAQ ÑAN

À la recherche de la Grande Route Inca

Pendant 18 mois, sur plus de 6 000 kms, Laurent et Megan sont partis marcher et documenter cette route légendaire, candidate à la liste du patrimoine de l'UNESCO. Un voyage inédit au cœur de la cordillère des Andes.

Tout commence avec Ricardo « El Caminante » Espinosa. En Août 2005, nous découvrons l'existence du Qhapaq Ñan, la « Route royale » en quechua, grâce à son livre qui relate sa marche sur le chemin mythique, depuis Quito en Équateur jusqu'à La Paz en Bolivie. Cette gigantesque colonne vertébrale de plus de 6 000 kms s'étalant du Sud de la Colombie actuelle au milieu de l'Argentine et du Chili, en passant par le Pérou et la Bolivie, constituait alors l'axe principal du projet politique et économique de l'Empire inca. Comparable à la Route de la Soie en Orient, il permettait à l'Inca de contrôler son Empire et de déplacer ses troupes depuis la capitale, Cusco. Le long de cette route parfois pavée, un système ingénieusement organisé de Chasqui Wasi (poste de relais), Pukaras (forts), Tambos (auberges)... Un réseau secondaire de routes transversales de plus de 40 000 kms reliait alors le Qhapaq Ñan à la côte pacifique et au bassin amazonien.

Les Chasquis, les coursiers à pieds, pouvaient alors, grâce à un système de relais extrêmement efficace, véhiculer l'information à une vitesse incroyable !

Ce patrimoine archéologique d'une valeur incomparable existe toujours aujourd'hui, mais est en danger imminent de disparition. Devant ce constat d'urgence, nous décidons de partir à notre tour explorer cette route extraordinaire. Au delà du défi physique de cette marche, notre voyage a aussi pour objectif de constater les enjeux qui lui sont associés en terme de sauvegarde du patrimoine archéologique, de l'environnement et de l'héritage culturel des communautés andines. Sans soutien logistique, nous nous lançons ainsi dans le projet le plus long et le plus difficile que nous ayons jamais entrepris et par là même, devenons les premiers Européens à suivre l'intégralité de cette route mythique depuis la Conquête espagnole.



Laurent et Megan sur la Route royale.

Le défi est de taille : plus de 80 % du chemin se situe au-dessus de 3 000 m d'altitude, sillonnant de profondes vallées encaissées, des déserts, des plateaux inhabités... Malgré l'imprécision des informations récoltées dans les textes des chroniqueurs espagnols ou des cartes, nous allons tenter de reconstituer ce vaste puzzle, en nous aidant des recherches scientifiques des archéologues, des historiens et des spécialistes, et aussi avec le soutien des communautés andines dont nous serons tributaires.

Août 2005. Nous nous sentons terriblement seuls ce soir. Blottis l'un contre l'autre dans notre petite tente, la pluie ruisselle contre les parois et les gouttes d'eau clapotent sur la toile, seul bruit dans cette immensité sauvage qui nous entoure. L'odeur humide et terreuse qui envahit l'air glacial nous rappelle que nous sommes à plus de 3 000 m d'altitude, au beau milieu du parc naturel d'El Ángel, en Équateur. C'est le point de départ de notre longue marche sur le Qhapaq Ñan, la Grande Route Inca. Nous aurions dû démarrer en Colombie, depuis la ville de Pasto considérée comme la limite nord de l'Empire inca, mais de récentes altercations entre la guérilla et les paramilitaires colombiens nous en ont dissuadés...

Au village d'El Ángel, nous lions connaissance avec Susan, de l'ONG Randi Randi, spécialisée dans la protection des réserves d'eau. Militante active en faveur de la préservation du parc, elle nous transmet son enthousiasme comme son inquiétude : « Les páramos contiennent des réserves d'eau d'une importance vitale pour les vallées. Ils fonctionnent comme d'énormes éponges qui retiennent et redistribuent l'eau vers les régions situées en aval, grâce à un réseau de ruisseaux et de rivières. Pour préserver au mieux les écosystèmes traversés par le Qhapaq Ñan, il est impératif de créer des réserves naturelles. Les communautés avec lesquelles nous travaillons le comprennent d'autant mieux que ces régions sont associées à la Pachamama, la déesse terre, essentielle dans la cosmologie des cultures andines ».

Pendant les 1^{ères} semaines, le Qhapaq Ñan se fait désirer... Nous ne trouvons aucune portion visible de la route dans le nord de l'Équateur, à part les quelques mètres d'une section pavée dans la banlieue de Quito. Mais on peut facilement l'expliquer. Nous sommes aux limites nord de l'Empire, une zone où les Incas ne sont restés que très peu de temps avant l'arrivée des conquistadores. Il semblerait donc qu'ils n'aient pas construit de portions élaborées et de grande taille, mais se soient contentés d'utiliser les chemins existants. De plus, cette région est densément peuplée et les infrastructures modernes, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques ont sans doute détruit les chemins précolombiens. Ce n'est qu'au sud d'Achupallas, au centre de l'Équateur, que la Route du Soleil finit par apparaître dans des proportions stupéfiantes, avant de disparaître à nouveau jusqu'au Filón de Taranza, au nord de la frontière péruvienne.



Folklore dans l'un des villages.

À notre arrivée au village de Yanta, au nord du Pérou, on nous invite à entrer dans une grande bâtisse en terre. Quand nous demandons ce qui se passe, personne ne nous répond... À l'intérieur, encerclés par tous les habitants, nous sommes installés sur un banc en face de 3 hommes qui nous dévisagent méchamment. Nous comprenons rapidement que nous sommes en train de comparaître à un procès : nous sommes accusés de travailler pour une mine étrangère. Devant notre incompréhension, le juge furieux nous lance : « Vous savez quoi ? Vous allez recevoir un châtement exemplaire. Vous allez payer pour les autres ! » Les villageois deviennent très agressifs et violents. Pendant 1h30, au milieu des insultes, nous essayons de les persuader de notre innocence. Après avoir débarrassé tout notre barda, nous leur prouvons notre bonne foi en leur montrant sur nos cartes l'itinéraire de la



Grande Route Inca. Ils nous expliquent que la mine, située sur les hauteurs, pollue terriblement l'eau des rivières provoquant maladies, cancers de l'estomac et infections de la peau... Quelques semaines auparavant des porte-paroles, qui s'étaient rendus à Piura pour plaider leur cause auprès des autorités, ont été assassinés. Leur verdict tombe : ils refusent de nous laisser suivre la Route et nous obligent à contourner la région, en passant par la côte.



Une portion fantastique du Qhapaq Ñan.

Dans les semaines suivantes, la Route apparaît régulièrement, comme au Sud de Huacabamba, récemment réhabilitée par les communautés environnante, ou sur les flancs du Mont Huayllas, où il surgit dans des proportions spectaculaires, à plus de 4000 m d'altitude, agrémentée d'escaliers en pierre monumentaux. À Huari, nous rejoignons Basilio, l'homme de terrain de l'organisation Inka Naani, « Voie inca » en quechua, un des rares projets de développement durable qui existe aujourd'hui sur la Grande Route Inca au Pérou. Débuté en 2003, il est géré par l'ONG Kuntur, avec le concours de l'Institut de Montagne, une organisation nord-américaine. Ce petit homme trapu au sourire permanent arpente la Route tout au long de l'année, à l'écoute des 5 communautés avec lesquelles il travaille main dans la main : « Je tire de ce projet une grande fierté. Il devrait générer à l'avenir une source de revenus pour ces zones isolées et permettre de faire découvrir aux voyageurs étrangers et aux Péruviens, qui l'ont eux-mêmes oubliée, cette portion fantastique du Qhapaq Ñan. À terme, le projet devrait favoriser la réhabilitation de la Route, le financement de programmes de reforestation et la réintégration de l'élevage du lama. J'ai par ailleurs travaillé à un ouvrage, Apus y Runas, qui compile toutes les légendes et les histoires populaires liées aux régions traversées

par la Route. Comme les Anciens ne les ont pas obligatoirement transmises aux nouvelles générations, ce livre devrait faire revivre la mémoire de ces lieux ».

À Pomachaca, le « pont du puma », 2 adolescents en baggy pants, tee-shirt et casquette de base-ball nous rejoignent. Notre étonnement fait sourire Basilio : « Eh oui, nous sommes bien loin des ponchos et des chapeaux de feutre du passé. Les jeunes sont à la mode, même au milieu des montagnes ! ». Deux lamas bâtés à l'aide de petits sacs de toile seront également du voyage.



Les jeunes ne sont pas toujours en ponchos.

Nous remontons la rive sud de la rivière Puchca avant d'amorcer une pénible ascension vers le village de Castillo. Et là, à nouveau, nous nous heurtons à l'impensable : la construction récente d'une piste de terre a démolie certaines sections du Qhapaq Ñan, qui se retrouvent dès lors ensevelies sous des tonnes de gravats. « Nous n'avons rien pu faire : ils sont arrivés avec leurs bulldozers et ont tout détruit ».

La piste s'éloigne alors du Qhapaq Ñan qui prend la forme d'une somptueuse portion pavée, large de 7 à 8 m, structurée selon un système de rigoles de drainage et de petits ponts, et bordée de murs de pierres. Tout le long, nous contemplons régulièrement des ruines de tambos, colcas (réserves à nourriture) et ushnus (plates-formes cérémonielles). En montant ensuite en direction du col de Waga Punta, la Route se transforme, quand la pente est trop raide, en une plateforme creusée à même les flancs de la gorge, soutenue par des murs et appuyée parfois sur de grandes rangées d'escaliers. Mais c'est en haute altitude qu'elle prend des proportions extraordinaires. Qu'elle ait pu braver 500 ans sans entretien s'avère stupéfiant ! Ici, les ingénieurs incas ont fait preuve d'une ingéniosité hors du commun pour dompter la nature sauvage.

En redescendant vers le village de San Cristóbal de Tambo, nous constatons qu'un paysan a intentionnellement agrandi son champ en empiétant sur l'intégralité de la largeur de la Route. Basilio se gratte le front : « Il faut absolument éviter ce genre de chose. J'ai beau m'évertuer à répéter qu'il est impératif de protéger la Route, certains ont toujours du mal à comprendre son importance et

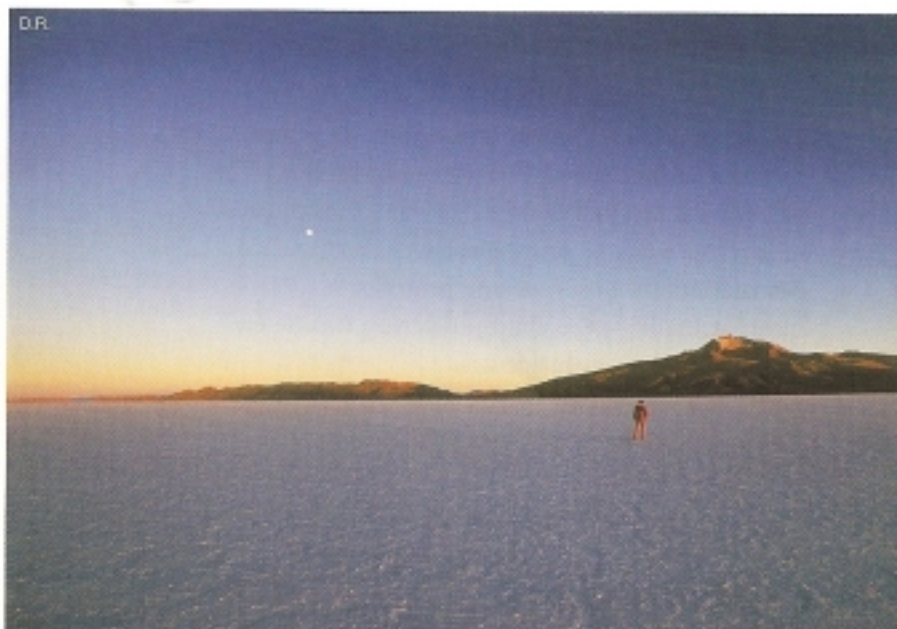
En haute altitude, cela prend des proportions extraordinaires...



ce qu'elle symbolise. Ils ont l'impression que ce n'est qu'un sentier comme les autres, agrémenté de quelques pierres ». Plus loin, il continue : « C'est difficile de rattraper des siècles de marquage culturel ! Le quechua a été réintroduit dans les écoles seulement dans les années 70. Tout ce qui a un rapport avec la culture indigène a été progressivement perdu. C'est vrai du Qhapaq Ñan mais aussi des traditions, de la langue et de l'histoire populaire. Certains manifestent un vif désir de réapprendre tout cela ».

Plus au sud, nous retrouvons la Route sur les bords du Lac Junin, infesté aussi par la mine voisine avant de rejoindre Cuzco, le « nombril du Monde ». Puis nous pénétrons dans l'Altiplano, longeons le Lac Titicaca et retrouvons une équipe d'archéologues en Bolivie. Savia, une ONG locale, spécialisée dans la protection de la biodiversité et le développement durable, travaille sur le Qhapaq Ñan et sa cartographie, en partenariat avec les archéologues de l'Universidad Major de San Andrés. Juste au sud de Viacha, nous retrouvons avec joie la Route, sur une section large de plus de 6 m mais griffée par des traces de pneus et malheureusement détruite des kilomètres plus loin par l'activité agricole. Daniel Gutierrez Osinaga, notre chef d'équipe, a des allures d'Indiana Jones des temps modernes avec son chapeau de feutre, son GPS et son rouleau de cartes topographiques. Ce talentueux archéologue bolivien spécialiste des chemins précolombiens en Bolivie, s'emporte : « Comme vous pouvez le constater, les champs ont recouvert aujourd'hui des sections entières de la Route dans cette région de l'Altiplano. Les mines utilisent aussi son tracé pour faire passer leurs camions. Mais une des causes majeures de la disparition des chemins précolombiens reste la construction des routes modernes bitumées ».

Au sud de Paria, nous perdons la Route sur les bords du lac Poopó. Une fois passé le village de Huari, à une centaine de kms plus au sud, nous rattrapons une section sablonneuse qui bifurque en ligne droite depuis la Route vers la masse imposante du mont Gordo. Trouver le Qhapaq Ñan relève de différents facteurs : une documentation écrite, des images satellites, une bonne dose de chance et de persévérance et l'information locale. Alors que nous l'avons à nouveau perdu au milieu des champs de quinoa, au niveau du hameau de Soraga, ce sont les autorités locales qui viennent cette fois-ci à notre secours. Guidés par Don Pedro, un des leaders de la communauté, nous passons d'apacheta en apacheta, des monticules de pierres laissées par les marcheurs en offrandes aux esprits. Espacées chacune d'environ 1 km, elles ressemblent à de minuscules phares jalonnant la Route au milieu des ondulations du plateau. Nous grimpons ensuite une volée de marches en légère pente qui mènent à une section de la Route, large de plus de 9 m et bordée par des murets de pierres. Au loin, nous pouvons



Ce trésor du patrimoine mondial existe bel et bien...

distinguer les vestiges du tambo de Sevaruyo qui se dresse, solitaire, au milieu du paysage. Don Pedro pointe du doigt vers le sud : « Dans le temps, cette Route était très empruntée car c'était la route principale entre l'Argentine et le marché de Challapata. On y voyait de nombreuses caravanes de lamas et des troupeaux. Pratiquement plus personne ne l'utilise maintenant, les gens préfèrent voyager en camion. Puisque vous voulez marcher jusqu'en Argentine, vous n'avez qu'à la suivre jusqu'à la frontière. On l'appelle ici le Camino argentino ».

Le col d'Abra del Acay, perché à près de 5000 m d'altitude au nord de l'Argentine, est le point le plus élevé du Qhapaq Ñan. À partir de là, les spécialistes considèrent que le tracé du Qhapaq Ñan suit plus ou moins celui de la célèbre Ruta Cuarenta, qui traverse le pays du Nord au Sud, sur plus de 5000 kms. C'est la partie la plus douloureuse de notre marche : un désert infernal ponctué d'oasis très éloignées les unes des autres. Le Qhapaq Ñan s'avère très difficile à trouver mais se révèle sporadiquement jusqu'au petit tambo de Tambillos depuis lequel nous cherchons une dernière trace visible du chemin. Nous empruntons un petit sentier à peine visible qui sort du site au milieu d'une végétation rase. Puis soudain, une trace immense apparaît dans le paysage. Le Qhapaq Ñan éclate une dernière fois, sur les pentes de la masse imposante du mont Aconcagua, à 6 000 kms de son point de départ...

Ce trésor du patrimoine mondial existe bel et bien, du Sud de la Colombie à l'Aconcagua en Argentine, et paraît attendre une seule chose : renaître pour jouer à nouveau son rôle historique d'unificateur des Andes. ●